

Serge Soulié

*La fin
d'une
Religion
?*

Editions « La Barre Franche »

A Francette, mon épouse, avec qui je partage, depuis près de cinquante ans, toutes ces idées, des plus sages aux plus folles.

A nos enfants et petits-enfants, qui ont toute la vie devant eux pour penser Dieu.

Merci à Gilles Castelnau, qui a toujours accueilli mes textes sur son site avec bienveillance, et a suivi leur destinée.

Avertissement

Vous trouverez dans ce livre deux parties sous les titres de « Protestantisme sans religion » et « Dieu sans Dieu ». Un déroulement logique aurait voulu que la deuxième partie vienne en premier, parce que la recherche de ce que peut être Dieu est ma préoccupation originelle. Mais sans ce moteur de lancement, je n'aurais probablement jamais écrit. Il ne s'agit pas pour moi de poser la question de l'existence ou de la non-existence de Dieu, nous verrons que cette question n'a aucun sens à mes yeux. Il s'agit d'explorer le champ qui se cache derrière le mot Dieu.

Cette exploration m'a conduit à m'interroger sur la religion en général et le protestantisme en particulier. Partir de cette réalité m'a paru plus facile que de vous entraîner directement sur la question de la nature de Dieu, si celle-ci n'est pas la vôtre. Il n'est pas impossible que vous soyez outrés par mes propos, parce qu'ils ne s'inscrivent pas dans la ligne de ce qui vous paraît évident concernant la foi. Il en a toujours été ainsi lorsque sont remises en cause les croyances et les pratiques courantes. Beaucoup l'ont payé très cher, quelles que soient les religions et les moments de l'histoire.

Ceci dit, il ne m'appartient pas de vous rassurer concernant ma foi, afin que vous puissiez entrer pleinement dans la réflexion proposée. Je pense même que, pour ceux qui sont en bonne santé mentale, être déstabilisé ne peut que préparer à intégrer les nouveautés, si nombreuses au-

jourd'hui, et accompagner le monde qui, tous les jours, s'ouvre devant nous. Je dirai simplement que se battre contre tout rétrécissement de Dieu, tel qu'on le trouve dans les religions en général, pour, bien au contraire, l'élargir toujours davantage, permet au plus grand nombre d'entrer dans cet espace ainsi dégagé. Chacun peut alors trouver sa place en Dieu, quelles que soient ses croyances et ses convictions. Il n'y a plus celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas, il n'y a plus de frontières séparatrices entre les hommes. L'humanité tout entière se retrouve à respirer un air commun à tous. Je ne me suis jamais résolu à accepter qu'il y ait d'un côté ceux qui auraient un savoir sur Dieu, et de l'autre ceux qui seraient censés être des ignorants.

Je me suis toujours efforcé d'avoir une même écoute, et de produire un même discours avec les uns et avec les autres. C'est des relations fraternelles avec tous qu'est née en moi la certitude de la présence de Dieu partout, en toute chose, par-dessus les religions et au-delà des croyances.

Rochemaure, juillet 2017

Protestantisme sans religion

« Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller : c'est de se mettre en route et de marcher ».

Henri Bergson « *La conscience de la vie* »

Être protestant, c'est quoi ?

Au moment où l'Europe se penche sur Luther et la Réforme, il est pertinent de se demander ce qu'est le protestantisme aujourd'hui, et plus particulièrement en France. En effet, celui-ci est passé sous silence par les médias, qui l'assimilent au catholicisme jusqu'à utiliser les mêmes mots comme, par exemple la messe au lieu du culte, l'eucharistie au lieu de la Cène, ou encore l'autel à la place de la table de communion. Le musée du désert, rassemblement protestant annuel, est devenu un pèlerinage. Les protestants sont rarement représentés dans les débats, y compris ceux concernant les religions, comme s'il n'y avait plus de pensée ou de positions protestantes en tant que telles dans le pays.



Le peu de place réservé au protestantisme a plusieurs explications. Nous en retiendrons deux.

Tout d'abord, le mot protestantisme recouvre plusieurs réalités bien différentes. S'il existe un protestantisme de

tradition, se référant directement à la pensée des réformateurs, comme l'Église luthérienne ou l'Église réformée qui vient de changer de nom, plus nombreuses encore sont les Églises se réclamant Évangéliques. Parmi elles, celles de la Fédération protestante de France ne renient pas les liens qui les rattachent à la Réforme et, le plus souvent, marquent leurs différences par des positions éthiques plus conservatrices et un rapport à la Bible très encadré par les doctrines qu'elles se donnent.

Il y a aussi de nombreuses communautés indépendantes, agrégées autour d'un homme reconnu comme pasteur, sans qualifications universitaires, et puisant, au hasard dans la Bible, des versets censés servir de guide aux adeptes. L'Église catholique désigne ces communautés par sectes protestantes tant elles sont repliées sur elles-mêmes, certaines de détenir la vérité et accusatrices de tout ce qui ne leur ressemble pas. Certaines refusent d'être désignées par le mot de protestant dans un souci d'être séparées des autres.

Viennent ensuite les conséquences de l'œcuménisme. Comme nous le précisons chaque fois, il ne s'agit pas de dénoncer ce qui, depuis plus d'un demi-siècle, a permis d'apaiser des tensions, encore vivaces au sein du christianisme. L'œcuménisme a conduit à libérer les esprits des carcans religieux dans lesquels ils se sentaient enfermés. Catholiques et protestants, dans la plupart des cas, se sont sentis libres de collaborer, de changer d'Église, de se marier entre eux, bref de choisir la manière de vivre leur foi sans être soumis aux jugements des Églises. Certes il existe encore des réticences, actuellement renforcées par le retour de l'intégrisme, mais notons toutefois qu'une porte a largement été ouverte, et il sera difficile de la refermer. Au-delà de cette évidence conduisant à la concorde des catholiques et des protestants, l'œcuménisme a considérablement réduit, du moins en apparence, les différences

qu'il pouvait y avoir entre eux. Que de fois ai-je entendu le refrain : « catholique ou protestant, c'est la même chose ». Ma réponse : « ce n'est pas la réalité, c'est vous qui réduisez cela à la même chose ».

Dans cette réduction, ce sont les mots du catholicisme qui, tout naturellement, ont triomphé, de par un protestantisme très minoritaire, tolérant, peu arc-bouté sur ses positions et amoureux de la liberté de penser. Le catholicisme, considéré comme la religion du pays, voire de la république malgré les lois de séparation de l'Église et de l'État, s'est imposé tel un état de fait. Le protestantisme a été assimilé. Il a perdu sa spécificité au profit du christianisme, qui n'est autre qu'un catholicisme qui ne dit pas son nom. Les mentalités ont la peau dure, lorsqu'elles sont soutenues par un environnement où la religion est matérialisée et visible (cathédrales, lieux saints, crucifix, statues), et scandé par les rites religieux (15 août, Toussaint). Les mots faisant les choses, on comprend pourquoi le protestantisme s'effrite en tant qu'Église, tout particulièrement le protestantisme issu de la Réforme, le protestantisme évangélique ayant été peu affecté par l'œcuménisme et se définissant contre les autres religions, au sein desquelles il va puiser ses nouveaux adeptes.

Trois caractéristiques fortes caractérisent le protestantisme réformé. Après avoir mentionné deux des raisons qui rendent confuse la réponse à la question « qu'est-ce que le protestantisme en France ? » demandons-nous ce qui a jusqu'ici caractérisé le protestantisme réformé. La trajectoire suivie par **Luther**, le réformateur le plus connu en Europe, permet de mieux préciser les choses.



Tout commence par un très grand mal-être dans lequel se trouve le personnage. Il a peur de la mort. Comment ne

pas voir que son souci du salut post mortem n'est autre qu'un mécanisme de défense contre la mort. Tout événement provoque chez lui une émotion intense, comme le décès subit d'un camarade, qui lui fait craindre le pire à la suite d'une blessure à la cuisse, ou encore ce violent orage dans la forêt, où il invoque sainte Anne et lui promet de se faire moine. Un chemin de Damas¹ qui tournera mal, le sien ne menant plus à Rome !

Ce mal-être, contrairement à une idée reçue, n'est pas que religieux, il est d'ordre psychologique, il concerne la personne tout entière. Ce n'est pas par vocation que Luther entre au couvent, c'est en vue d'un apaisement. Son attitude et son comportement sont à ce point empreints d'angoisse qu'au couvent, ses supérieurs s'inquiètent. « Remets-toi à Christ au lieu de te focaliser sur ta propre indignité » lui déclare son confesseur. L'histoire retient avec humour le fameux « ne fais pas un péché de chaque flatulence » du vicaire Staupitz, chargé de l'accompagner et ému par ce jeune moine plein de tristesse, de culpabilité et d'actes de contrition. Tous ces religieux, faisant fonction de guides spirituels et, par la suite, sa démarche intellectuelle, ont permis à Luther de s'affranchir de ce que nous appellerions aujourd'hui un état névrotique. Bien avant Freud, Luther a pratiqué son auto-analyse. En investissant les Écritures pour la recherche, il a donné une autre voie à l'angoisse qui le paralysait.

Ce serait une erreur de penser que la problématique de Luther était purement religieuse. Le religieux ne peut pas être séparé de l'être. Corps et âme sont une seule et même chose, et cette chose inclut le religieux. Celui-ci fait tou-

1 L'expression chemin de Damas évoque un parcours provoquant un changement radical d'attitude chez celui qui le vit. Elle évoque l'expérience de Paul de Tarse (l'apôtre Paul), persécuteur des chrétiens quelques années après la mort de Jésus : selon les Actes des Apôtres, se rendant à Damas, il eut une illumination et une révélation qui en firent le principal prosélyte des premières heures du christianisme (source Wikipédia).

jours écho à des problématiques bien plus larges concernant toute la personnalité.

Nous avons là une des principales caractéristiques de la Réforme : libérer l'être humain, non seulement des rites et des dogmes, de l'Église et de ses chefs, mais le libérer en toute chose et dans tous les domaines.

La religion issue de la Réforme devrait pouvoir arracher l'homme à ce qui l'enferme, l'illusionne et le trompe, veiller à ce que l'esprit soit à la fois critique et constructif. Elle doit pouvoir créer et inventer, pour répondre à toutes les situations. Elle devrait pouvoir réorienter l'angoisse pour qu'elle s'investisse et se transforme dans des objets utiles et nécessaires : le travail, les relations amicales, fraternelles, d'affaires ou diplomatiques, la connaissance, la science, l'art ou la culture. Mais alors, peut-on encore parler de religion ? Le mot semble tout à fait inapproprié, tant il désigne ce qui enferme, rend obéissant et suiveur.



Suivant toujours l'itinéraire de Luther, nous découvrons combien cet homme, avant d'entrer au couvent, s'adonnait à ses études et cherchait à agrandir son champ de connaissances. Les penseurs grecs, tel Aristote qu'il conteste dès le début, n'ont pas de secret pour lui. La philosophie scolastique, qui met l'accent sur la toute-puissance divine, éveille son esprit critique. Il comprend que Dieu n'est pas ce que cette théologie en dit. Il s'intéresse vivement aux penseurs de son temps, synthétise et prolonge leur pensée. Il n'engagera son combat contre l'Église romaine et la papauté qu'après ce long cheminement intellectuel, et en réponse aux agressions de celles-ci, qui tuent ceux qui les contestent.

Ce cheminement de la pensée est le deuxième point fort de la Réforme : comprendre, connaître, instruire,

passé avant les deux sacrements retenus, le baptême et la cène, qui n'ont de sens que s'ils sont bien compris. Le « petit » et le « grand » catéchisme sont des outils nécessaires pour instruire le peuple tout entier. L'art, et plus particulièrement la musique, font partie de cette instruction nécessaire. « Après la théologie, je donne à la musique la première place et le plus grand honneur » écrit Luther.

Le protestantisme réformé est resté attaché à cette nécessité d'avancer dans la connaissance des choses. Faire passer cette connaissance avant les rites, les dogmes, les pratiques, est une constante qui se nourrissait de la lecture de la Bible comme la pratiquait le Réformateur. Cette lecture stimule l'intelligence, éveille les consciences, et permet à chacun de formuler les principes éthiques utiles à la liberté et à la vie en commun de l'humanité tout entière.

Pourtant, il y a aujourd'hui une méprise sur ce que signifie le « *Sola scriptura* » : lire la Bible est devenu une injonction religieuse utile et nécessaire à la pratique de la foi. Les calendriers nous invitent à lire un texte chaque jour comme on égrène le chapelet en vue du salut, la lecture de la Bible est devenue un rite, et non plus un remue-méninges, comme elle l'était pour les Réformateurs. A cet égard, je me souviens des arrière-grands-parents, grands-parents et parents, qui lisaient la Bible selon les moments de leurs vies, selon les situations, certainement selon leur questionnement. Mais ce livre n'était ni fétiche, ni sacré. Il était avec d'autres livres, plutôt rares il est vrai étant donné leur situation sociale très modeste. Ils devaient relire des passages déjà connus, comme nous le faisons des livres qui nous ont marqués et nous marquent encore, parce que la Bible, de par sa composition et la force de certains passages, reste actuelle.

La lire parce que l'on se dit chrétien, et que l'on s'y croit obligé, est une servitude, une manière déguisée de for-

cer le salut à notre avantage. La lire parce qu'on est en recherche est un vrai bonheur. Une telle lecture donne le goût de l'échange, du partage, et prépare l'avenir.



Enfin, troisième caractéristique, Luther, par sa trajectoire, nous fait toucher du doigt ce qu'est l'affirmation de soi. Parti d'un mal-être qui aurait pu s'avérer très incapacitant et faire de lui un homme asservi à une institution, à des personnes, à une idéologie ou à une religion, il acquiert la liberté et l'autonomie vis-à-vis de tout ce qui l'entoure. Sa théorie du sacerdoce universel n'est pas seulement une prérogative et un pouvoir retirés aux prêtres, c'est l'affirmation que tous les êtres sont égaux et que, pourvus d'une solide culture, ils peuvent prendre par eux-mêmes les décisions qui conviennent, et sélectionner ce qu'il est possible de croire ou de rejeter. Aujourd'hui encore, les femmes semblent être les premières bénéficiaires de cette doctrine : c'est dans les pays à majorité luthérienne qu'elles ont obtenu les premières le droit de vote. Dans l'Église catholique, elles n'ont toujours pas accès à la prêtrise. Cette autonomie s'étaye, comme c'est toujours le cas, sur une relation à la vérité, qui place le réformateur en position privilégiée dans tous les contacts humains qu'il a pu avoir. Luther ne se dérobe pas à l'observation de la réalité telle qu'elle se présente à lui. Il ne recule pas devant les difficultés qu'il rencontre, et s'oppose à elles, soucieux d'amener au grand jour l'évidence, plus souvent tue et combattue qu'ignorée. Il ne fuit pas et n'abandonne rien de ce qu'il a découvert et qu'il défend avec force, ne laissant aucune place au doute ou à l'hésitation lorsque la chose est établie dans son entendement. Il est persuadé que le Dieu tout-puissant de la scholastique, ne l'est pas par ses décisions arbitraires et liées à nos mérites, mais

par sa présence et par la grâce permanente dans laquelle baigne le monde. Dieu est une promesse qui siège en chacun, sans aucun autre intermédiaire.

Un siècle et demi plus tard, Spinoza, juif exclu de la synagogue d'Amsterdam, prolongera cette idée d'un accès à Dieu immédiat, en précisant que Dieu est cette force primitive qui pousse chaque chose à persévérer dans son être. Cette confiance totale à la grâce de Dieu amène le Réformateur à reconnaître que les deux royaumes, spirituel et temporel, sont ainsi institués par Dieu et que, par conséquent, les deux sont utiles et nécessaires à l'homme. La théorie des deux règnes revalorise les autorités politiques et le rôle du citoyen chrétien amené à participer au fonctionnement de la société dans la paix et l'harmonie. Cette théorie des deux royaumes, il y a 500 ans, préfigure déjà la séparation de l'Église et de l'État.

Les protestants issus de la Réforme se reconnaissent encore aujourd'hui dans cette position et continuent à plaider pour une laïcité faisant la place à tous. Ils restent très circonspects lorsqu'une religion veut imposer à l'État sa manière de percevoir les choses. Ils le soutiennent lorsqu'il légifère en vue d'agrandir l'espace de liberté pour tel ou tel groupe de citoyens. L'adoption du mariage pour tous en est un exemple, et il prouve aussi, étant données les oppositions rencontrées, que tous les protestants ne s'inscrivent plus dans le droit fil de la Réforme, y compris lorsqu'ils sont membres d'une Église dite Réformée.

Conclusion, aujourd'hui, être protestant, ce n'est pas seulement se positionner théologiquement par rapport aux dogmes, aux doctrines et aux traditions de l'Église, c'est opter pour un mouvement qui, à l'intérieur du christianisme et en relation avec l'ensemble des religions comme avec les non-croyants, permet à chacun de s'affranchir de ce qui l'enserme, sur le plan individuel comme collectif. C'est mettre tout en œuvre afin que chacun puisse trouver

sa place dans la société, quels que soient ses choix de vie, ses origines, sa religion. C'est être partie prenante de la laïcité pour assurer la liberté et la démocratie dans le pays et assurer la possibilité d'émancipation de chacun, sans aucune discrimination. Enfin, c'est faire passer l'amour du prochain et sa liberté avant toute loi, fût-elle attribuée à Dieu, parce que le protestant est persuadé qu'instruit, réfléchi et sensible à la vie des choses et des êtres, il lui est donné de décider de la bonne attitude à tenir selon les situations. Il sait que par le biais de la recherche et de la connaissance, il est en Dieu et Dieu est en lui.



De nombreux croyants et parmi eux des théologiens, soucieux de ne pas apparaître enfermés dans des croyances de plus en plus rejetées, se disent « chercheurs de Dieu ». L'expression a le mérite de ne pas faire du fidèle une « brebis », comme se plaît à le dire la vox populi, mais une personne active, s'interrogeant sur le domaine du spirituel. Sans remettre en cause l'existence de Dieu, ces croyants, chrétiens pour la plupart, s'interrogent sur une perception autre de Dieu. Sœur Emmanuelle refusait de voir en Dieu un interventionniste permanent et, dans le protestantisme, le mouvement libéral refuse un Dieu théiste, extérieur au monde, influencé par la prière des hommes, décidant selon ses appréciations et ses jugements. Cette même expression, laissant penser que l'homme a les moyens de chercher Dieu, fait de celui-ci une entité soumise aux possibilités humaines. Finis les caractères d'infini, d'omniprésence et d'insaisissable du divin, Dieu serait un objet, un être, à la portée de l'homme.

Comment ne pas s'interroger alors sur l'affirmation de la Bible selon laquelle Dieu cherche l'homme et non l'inverse ? Comment ne pas entendre la proclamation du

Coran selon laquelle « Dieu est grand » ? Peut-on encore chercher ce qui est plus grand que tout, qui est lui-même le Tout ? Si Dieu est ce grand Tout dans lequel tout prend vie et qui n'a d'autres causes que lui-même, il serait plus exact de dire que nous pouvons être des explorateurs de Dieu. En effet, Dieu n'est pas remis en cause. Il appartient à l'homme de chercher à le connaître comme l'explorateur cherche à découvrir l'antarctique. Connaître Dieu, c'est naviguer en lui.

C'est ce qu'a cherché à initier la Réforme en arrachant Dieu au clergé, en faisant de lui un accès direct et sans intermédiaire. Tout être, de ce monde et d'ailleurs, peut entrer en communication avec Dieu puisque Dieu est partout et se donne à tous. Aujourd'hui, et plus précisément encore, c'est ce que devrait demander le protestantisme réformé, lorsqu'il invite à la recherche au sujet de la vie spirituelle. Il ne s'agit aucunement de revenir soi-même au Dieu que nous aurions perdu, ou de ramener à Dieu la brebis égarée comme le laisse entendre, à tort et à regret, le terme d'évangélisation. Il s'agit de regarder la réalité telle qu'elle se présente à nous, et de l'analyser avec tous les moyens existants, de formuler des hypothèses, sans les considérer comme des croyances, pour les vérifier et pour avancer.



Nous comprenons alors que si Dieu n'est plus celui que l'on cherche, mais celui que l'on explore en explorant le monde dans lequel il se trouve, l'homme est libéré de la tension qui accompagne la recherche de tout objet perdu. Il n'y a plus de quête, plus de crainte d'échouer, pour soi comme pour les autres.

Nous sommes ici dans le prolongement de la pensée de Luther, pour qui l'homme n'a pas à lutter pour son salut.

